

Jean RACINE, *Phèdre*, 1677, acte I, scène 1 à 3.

## PHÈDRE

*Tragédie*

### PERSONNAGES

THÉSÉE, *fil d'Égée, roi d'Athènes*  
5 PHÈDRE, *femme de Thésée, fille de Minos et de Pasiphaé*  
HIPPOLYTE, *fil de Thésée, et d'Antiope reine des Amazones*  
ARICIE, *princesse du sang royal d'Athènes*  
CENONE, *nourrice et confidente de Phèdre*  
THÉRAMÈNE, *gouverneur d'Hippolyte*  
10 ISMÈNE, *confidente d'Aricie*  
PANOPE, *femme de la suite de Phèdre Thésée, fille de Minos et de Pa-*  
*siphaé*  
GARDES

*La Scène est à Trézène, ville du Péloponnèse.*

15

SCÈNE I, *Hippolyte, Théràmène.*

- HIPPOLYTE : Le dessein en est pris, je pars, cher Théràmène,  
Et quitte le séjour de l'aimable Trézène.  
Dans le doute mortel dont je suis agité,  
20 Je commence à rougir de mon oisiveté.  
Depuis plus de six mois éloigné de mon père,  
J'ignore le destin d'une tête si chère.  
J'ignore jusqu'aux lieux qui le peuvent cacher.
- THÉRÀMÈNE : Et dans quels lieux, Seigneur, l'allez-vous donc chercher ?  
25 Déjà pour satisfaire à votre juste crainte,  
J'ai couru les deux mers que sépare Corinthe.  
J'ai demandé Thésée aux peuples de ces bords  
Où l'on voit l'Achéron se perdre chez les morts.  
J'ai visité l'Élide, et laissant le Ténare,  
30 Passé jusqu'à la mer, qui vit tomber Icare.  
Sur quel espoir nouveau, dans quels heureux climats  
Croyez-vous découvrir la trace de ses pas ?  
Qui sait même, qui sait si le roi votre père  
Veut que de son absence on sache le mystère ?  
35 Et si lorsque avec vous nous tremblons pour ses jours,  
Tranquille, et nous cachant de nouvelles amours,  
Ce héros n'attend point qu'une amante abusée...
- HIPPOLYTE : Cher Théràmène, arrête, et respecte Thésée.  
De ses jeunes erreurs désormais revenu,  
40 Par un indigne obstacle il n'est point retenu ;  
Et fixant de ses vœux l'inconstance fatale,  
Phèdre depuis longtemps ne craint plus de rivale.  
Enfin en le cherchant je suivrai mon devoir,  
Et je fuirai ces lieux que je n'ose plus voir.
- 45 THÉRÀMÈNE : Hé depuis quand, Seigneur, craignez-vous la présence  
De ces paisibles lieux, si chers à votre enfance,  
Et dont je vous ai vu préférer le séjour  
Au tumulte pompeux d'Athènes et de la cour ?  
Quel péril, ou plutôt quel chagrin vous en chasse ?
- 50 HIPPOLYTE : Cet heureux temps n'est plus. Tout a changé de face  
Depuis que sur ces bords les dieux ont envoyé  
La fille de Minos et de Pasiphaé.
- THÉRÀMÈNE : J'entends. De vos douleurs la cause m'est connue,  
Phèdre ici vous chagrine, et blesse votre vue.  
55 Dangereuse marâtre, à peine elle vous vit,  
Que votre exil d'abord signala son crédit.  
Mais sa haine sur vous autrefois attachée,  
Ou s'est évanouie, ou s'est bien relâchée.  
Et d'ailleurs, quels périls vous peut faire courir  
60 Une femme mourante, et qui cherche à mourir ?  
Phèdre atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire,  
Lasse enfin d'elle-même, et du jour qui l'éclaire,  
Peut-elle contre vous former quelques desseins ?
- HIPPOLYTE : Sa vaine inimitié n'est pas ce que je crains.  
65 Hippolyte en partant fuit une autre ennemie.  
Je fuis, je l'avouerai, cette jeune Aricie,  
Reste d'un sang fatal conjuré contre nous.
- THÉRÀMÈNE : Quoi ! vous-même, Seigneur, la persécutez-vous ?  
Jamais l'aimable sœur des cruels Pallantides  
70 Trempa-t-elle aux complots de ses frères perfides ?  
Et devez-vous haïr ses innocents appâts ?
- HIPPOLYTE : Si je la haïssais, je ne la fuirais pas.
- THÉRÀMÈNE : Seigneur, m'est-il permis d'expliquer votre fuite ?  
Pourriez-vous n'être plus ce superbe Hippolyte,  
75 Implacable ennemi des amoureuses lois,  
Et d'un joug que Thésée a subi tant de fois ?

Vénus par votre orgueil si longtemps méprisée,  
Voudrait-elle à la fin justifier Thésée ?  
Et vous mettant au rang du reste des mortels,  
80 Vous a-t-elle forcé d'encenser ses autels ?  
Aimeriez-vous, Seigneur ?

HIPPOLYTE : Ami, qu'oses-tu dire ?  
Toi qui connais mon cœur depuis que je respire,  
Des sentiments d'un cœur si fier, si dédaigneux,  
85 Peux-tu me demander le désaveu honteux ?  
C'est peu qu'avec son lait une mère amazone  
M'ait fait sucer encor cet orgueil qui t'étonne.  
Dans un âge plus mûr moi-même parvenu,  
Je me suis applaudi, quand je me suis connu.  
90 Attaché près de moi par un zèle sincère,  
Tu me contais alors l'histoire de mon père.  
Tu sais combien mon âme attentive à ta voix,  
S'échauffait au récit de ses nobles exploits ;  
Quand tu me dépeignais ce héros intrépide  
95 Consolant les mortels de l'absence d'Alcide,  
Les monstres étouffés, et les brigands punis,  
Procuste, Cercyon, et Scirron, et Sinnis,  
Et les os dispersés du géant d'Épidaure,  
Et la Crète fumant du sang du Minotaure.  
100 Mais quand tu récitais des faits moins glorieux,  
Sa foi partout offerte, et reçue en cent lieux,  
Hélène à ses parents dans Sparte dérobée,  
Salamine témoin des pleurs de Péribée,  
Tant d'autres, dont les noms lui sont même échappés,  
105 Trop crédules esprits que sa flamme a trompés ;  
Ariane aux rochers contant ses injustices,  
Phèdre enlevée enfin sous de meilleurs auspices ;  
Tu sais comme à regret écoutant ce discours,  
Je te pressais souvent d'en abrégier le cours.  
110 Heureux ! si j'avais pu ravir à la mémoire  
Cette indigne moitié d'une si belle histoire.  
Et moi-même à mon tour je me verrais lié ?  
Et les dieux jusque-là m'auraient humilié ?  
Dans mes lâches soupirs d'autant plus méprisable,  
115 Qu'un long amas d'honneurs rend Thésée excusable,  
Qu'aucuns monstres par moi domptés jusqu'aujourd'hui,  
Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui.  
Quand même ma fierté pourrait s'être adoucie,  
Aurais-je pour vainqueur dû choisir Aricie ?  
120 Ne souviendrait-il plus à mes sens égarés  
De l'obstacle éternel qui nous a séparés ?  
Mon père la réprouve, et par des lois sévères  
Il défend de donner des neveux à ses frères ;  
D'une tige coupable il craint un rejeton.  
125 Il veut avec leur sœur ensevelir leur nom,  
Et que jusqu'au tombeau soumise à sa tutelle,  
Jamais les feux d'hymen ne s'allument pour elle.  
Dois-je épouser ses droits contre un père irrité ?  
Donnerai-je l'exemple à la témérité ?  
130 Et dans un fol amour ma jeunesse embarquée...

THÉRAMÈNE : Ah, Seigneur ! si votre heure est une fois marquée,  
Le ciel de nos raisons ne sait point s'informer.  
Thésée ouvre vos yeux en voulant les fermer,  
Et sa haine irritant une flamme rebelle,  
135 Prête à son ennemie une grâce nouvelle.  
Enfin d'un chaste amour pourquoi vous effrayer ?  
S'il a quelque douceur, n'osez-vous l'essayer ?  
En croirez-vous toujours un farouche scrupule ?

140 Craint-on de s'égarer sur les traces d'Hercule ?  
 Quels courages Vénus n'a-t-elle pas domptés !  
 Vous-même où seriez-vous, vous qui la combattez,  
 Si toujours Antiope à ses lois opposée,  
 D'une pudique ardeur n'eût brulé pour Thésée ?  
 Mais que sert d'affecter un superbe discours ?  
 145 Avouez-le, tout change. Et depuis quelques jours  
 On vous voit moins souvent, orgueilleux, et sauvage,  
 Tantôt faire voler un char sur le rivage,  
 Tantôt savant dans l'art par Neptune inventé,  
 Rendre docile au frein un coursier indompté.  
 150 Les forêts de nos cris moins souvent retentissent.  
 Chargés d'un feu secret vos yeux s'appesantissent.  
 Il n'en faut point douter, vous aimez, vous brulez.  
 Vous périssez d'un mal que vous dissimulez.  
 La charmante Aricie a-t-elle su vous plaire ?  
 155 HIPPOLYTE : Théràmène, je pars, et vais chercher mon père.  
 THÉRÀMÈNE : Ne verrez-vous point Phèdre avant que de partir,  
 Seigneur ?  
 HIPPOLYTE : C'est mon dessein, tu peux l'en avertir.  
 Voyons-la, puisque ainsi mon devoir me l'ordonne.  
 160 Mais quel nouveau malheur trouble sa chère CEnone ?

SCÈNE II, *Hippolyte, CEnone, Théràmène.*

CENONE : Hélas, Seigneur ! quel trouble au mien peut-être égal ?  
 La reine touche presque à son terme fatal.  
 En vain à l'observer jour et nuit je m'attache.  
 165 Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache.  
 Un désordre éternel règne dans son esprit.  
 Son chagrin inquiet l'arrache de son lit.  
 Elle veut voir le jour ; et sa douleur profonde  
 M'ordonne toutefois d'écarter tout le monde...  
 170 Elle vient.  
 HIPPOLYTE : Il suffit, je la laisse en ces lieux,  
 Et ne lui montre point un visage odieux.

SCÈNE III, *Phèdre, CEnone.*

PHÈDRE : N'allons point plus avant. Demeurons, chère CEnone.  
 175 Je ne me soutiens plus, ma force m'abandonne.  
 Mes yeux sont éblouis du jour que je revois,  
 Et mes genoux tremblants se déroben sous moi.  
 Hélas !  
*Elle s'assied.*  
 180 CENONE : Dieux tout-puissants ! Que nos pleurs vous apaisent.  
 PHÈDRE : Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent !  
 Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,  
 A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?  
 Tout m'afflige et me nuit, et conspire à me nuire.  
 185 CENONE : Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire !  
 Vous-même condamnant vos injustes desseins,

Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains.  
 Vous-même rappelant votre force première,  
 Vous vouliez vous montrer et revoir la lumière ;  
 190 Vous la voyez, Madame, et prête à vous cacher,  
 Vous haïssez le jour que vous veniez chercher ?  
 PHÈDRE : Noble et brillant auteur d'une triste famille,  
 Toi, dont ma mère osait se vanter d'être fille,  
 Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,  
 195 Soleil, je te viens voir pour la dernière fois.  
 CENONE : Quoi ! vous ne perdrez point cette cruelle envie ?  
 Vous verrai-je toujours, renonçant à la vie,  
 Faire de votre mort les funestes apprêts ?  
 PHÈDRE : Dieux ! Que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !  
 200 Quand pourrai-je au travers d'une noble poussière  
 Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ?  
 CENONE : Quoi, Madame !  
 PHÈDRE : Insensée, où suis-je ? et qu'ai-je dit ?  
 Où laissé-je égarer mes vœux, et mon esprit ?  
 205 Je l'ai perdu. Les dieux m'en ont ravi l'usage.  
 CEnone, la rougeur me couvre le visage,  
 Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs,  
 Et mes yeux malgré moi se remplissent de pleurs.  
 CENONE : Ah ! s'il vous faut rougir, rougissez d'un silence,  
 210 Qui de vos maux encore aigrit la violence.  
 Rebelle à tous nos soins, sourde à tous nos discours,  
 Voulez-vous sans pitié laisser finir vos jours ?  
 Quelle fureur les borne au milieu de leur course ?  
 Quel charme ou quel poison en a tari la source ?  
 215 Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux,  
 Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux ;  
 Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure,  
 Depuis que votre corps languit sans nourriture.  
 À quel affreux dessein vous laissez-vous tenter ?  
 220 De quel droit sur vous-même osez-vous attenter ?  
 Vous offensez les dieux auteurs de votre vie.  
 Vous trahissez l'époux à qui la foi vous lie,  
 Vous trahissez enfin vos enfants malheureux,  
 Que vous précipitez sous un joug rigoureux.  
 225 Songez qu'un même jour leur ravira leur mère,  
 Et rendra l'espérance au fils de l'étrangère,  
 À ce fier ennemi de vous, de votre sang,  
 Ce fils qu'une Amazone a porté dans son flanc,  
 Cet Hippolyte...  
 230 PHÈDRE : Ah dieux !  
 CENONE : Ce reproche vous touche.  
 PHÈDRE : Malheureuse, quel nom est sorti de ta bouche ?  
 CENONE : Hé bien, votre colère éclate avec raison.  
 J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.  
 235 Vivez donc. Que l'amour, le devoir vous excite.  
 Vivez, ne souffrez pas que le fils d'une Scythe,  
 Accablant vos enfants d'un empire odieux,  
 Commande au plus beau sang de la Grèce, et des dieux.  
 Mais ne différez point, chaque moment vous tue.  
 240 Réparez promptement votre force abattue,  
 Tandis que de vos jours prêts à se consumer  
 Le flambeau dure encore, et peut se rallumer.  
 PHÈDRE : J'en ai trop prolongé la coupable durée.  
 CENONE : Quoi ! de quelques remords êtes-vous déchirée ?  
 245 Quel crime a pu produire un trouble si pressant ?  
 Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent ?  
 PHÈDRE : Grâce au ciel, mes mains ne sont point criminelles.  
 Plût aux dieux que mon cœur fût innocent comme elles !

CENONE : Et quel affreux projet avez-vous enfanté,  
 250 Dont votre cœur encor doit être épouvanté ?  
 PHÈDRE : Je t'en ai dit assez. Épargne-moi le reste.  
 Je meurs, pour ne point faire un aveu si funeste.  
 CENONE : Mourez donc, et gardez un silence inhumain.  
 Mais pour fermer vos yeux cherchez une autre main.  
 255 Quoiqu'il vous reste à peine une faible lumière,  
 Mon âme chez les morts descendra la première.  
 Mille chemins ouverts y conduisent toujours,  
 Et ma juste douleur choisira les plus courts.  
 Cruelle, quand ma foi vous a-t-elle déçue ?  
 260 Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue ?  
 Mon pays, mes enfants, pour vous j'ai tout quitté.  
 Réservez-vous ce prix à ma fidélité ?  
 PHÈDRE : Quel fruit espères-tu de tant de violence ?  
 Tu frémiras d'horreur si je romps le silence.  
 265 CENONE : Et que me direz-vous, qui ne cède, grands dieux !  
 À l'horreur de vous voir expirer à mes yeux ?  
 PHÈDRE : Quand tu sauras mon crime, et le sort qui m'accable,  
 Je n'en mourrai pas moins, j'en mourrai plus coupable.  
 CENONE : Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,  
 270 Par vos faibles genoux que je tiens embrassés,  
 Délivrez mon esprit de ce funeste doute.  
 PHÈDRE : Tu le veux. Lève-toi.  
 CENONE : Parlez. Je vous écoute.  
 PHÈDRE : Ciel ! que lui vais-je dire ? Et par où commencer ?  
 275 CENONE : Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.  
 PHÈDRE : Ô haine de Vénus ! Ô fatale colère !  
 Dans quels égarements l'amour jeta ma mère !  
 CENONE : Oublions-les, Madame. Et qu'à tout l'avenir  
 Un silence éternel cache ce souvenir.  
 280 PHÈDRE : Ariane, ma sœur ! De quel amour blessée,  
 Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée ?  
 CENONE : Que faites-vous, Madame ? Et quel mortel ennui,  
 Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui ?  
 PHÈDRE : Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable  
 285 Je péris la dernière, et la plus misérable.  
 CENONE : Aimez-vous ?  
 PHÈDRE : De l'amour j'ai toutes les fureurs.  
 CENONE : Pour qui ?  
 PHÈDRE : Tu vas ouïr le comble des horreurs.  
 290 J'aime... à ce nom fatal je tremble, je frissonne.  
 J'aime...  
 CENONE : Qui ?  
 PHÈDRE : Tu connais ce fils de l'Amazone,  
 Ce prince si longtemps par moi-même opprimé.  
 295 CENONE : Hippolyte ! Grands dieux !  
 PHÈDRE : C'est toi qui l'as nommé.  
 CENONE : Juste ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace.  
 Ô désespoir ! Ô crime ! Ô déplorable race !  
 Voyage infortuné ! Rivage malheureux !  
 300 Fallait-il approcher de tes bords dangereux ?  
 PHÈDRE : Mon mal vient de plus loin. À peine au fils d'Égée,  
 Sous les lois de l'hymen je m'étais engagée,  
 Mon repos, mon bonheur semblait être affermi,  
 Athènes me montra mon superbe ennemi.  
 305 Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue.  
 Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue.  
 Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler,  
 Je sentis tout mon corps et transir, et bruler.  
 Je reconnus Vénus, et ses feux redoutables,  
 310 D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables.

Par des vœux assidus je crus les détourner,  
Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner.  
De victimes moi-même à toute heure entourée,  
Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée.  
315 D'un incurable amour remèdes impuissants !  
En vain sur les autels ma main brûlait l'encens.  
Quand ma bouche implorait le nom de la déesse,  
J'adorais Hippolyte, et le voyant sans cesse,  
320 Même au pied des autels que je faisais fumer,  
J'offrais tout à ce dieu, que je n'osais nommer.  
Je l'évitais partout. Ô comble de misère !  
Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père.  
Contre moi-même enfin j'osai me révolter.  
J'excitai mon courage à le persécuter.  
325 Pour bannir l'ennemi dont j'étais idolâtre,  
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre,  
Je pressai son exil, et mes cris éternels  
L'arrachèrent du sein, et des bras paternels.  
Je respirais, Œnone ; et depuis son absence,  
330 Mes jours moins agités coulaient dans l'innocence.  
Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,  
De son fatal hymen je cultivais les fruits.  
Vaines précautions ! Cruelle destinée !  
Par mon époux lui-même à Trézène amenée  
335 J'ai revu l'ennemi que j'avais éloigné.  
Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.  
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée :  
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.  
J'ai conçu pour mon crime une juste terreur.  
340 J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur.  
Je voulais en mourant prendre soin de ma gloire,  
Et dérober au jour une flamme si noire.  
Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats.  
Je t'ai tout avoué, je ne m'en repens pas,  
345 Pourvu que de ma mort respectant les approches  
Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches,  
Et que tes vains secours cessent de rappeler  
Un reste de chaleur, tout prêt à s'exhaler.